

# LE RED STAR A L'HEURE PARAGUAYENNE

Par JACQUES TOUFFAULT

En juillet prochain son contrat avec le Red Star arrivera à expiration. Il aura alors 33 ans et n'est pas encore fixé sur ce qu'il fera.

« Je pense que je serai encore en France et que je rendrai des services. Peut-être au Red Star. Pourquoi pas ? S'il veut toujours de moi, dit-il. Mais si je n'intéresse plus personne, je retournerai dans mon pays. Pas pour y devenir entraîneur mais pour m'occuper de ma famille et reprendre mon métier de ferrier d'art. »

Paraguay où depuis son arrivée en France il retourne en vacances une fois tous les deux ans, il l'a quitté en pleine gloire au début d'une carrière qui s'annonçait pourtant fort brillante puisqu'à 22 ans il comptait déjà 18 sélections en équipe nationale.

Huitième enfant d'une famille de 11 (7 filles et 4 garçons) il avait comme tous les enfants de Concepcion commencé à taper dans une balle pieds nus dans la rue, avec des copains de quartier. Sur les conseils d'un de ses frères aînés, Alfredo, international paraguayen et défenseur comme lui, il devait signer sa première licence à 15 ans pour le grand club de la ville, Serro Portejo. C'est là qu'il allait effectuer ses débuts et s'imposer rapidement comme le meilleur arrière-centre de son pays. Et à 20 ans, il était remarqué par les émissaires d'un des plus grands clubs d'Amérique du Sud, Flamengo de Rio.

« Pour moi, dit-il, c'était un grand honneur de pouvoir jouer au Brésil dans une équipe aussi cotée sur le plan mondial que Flamengo. Lorsqu'on m'a proposé un contrat de deux ans, je n'ai pas hésité et suis parti pour Rio. Ce séjour au Brésil a grandement contribué à me former. J'étais confronté avec de très brillants footballeurs et j'ai énormément appris là-bas. Et puis nulle part ailleurs, je n'ai connu une telle passion populaire pour le football. Il y avait par exemple plus de 170 000 spectateurs pour le premier match auquel j'ai participé avec Flamengo. C'était contre Fluminense et je me souviens que



Sur l'île des Cygnes, Gonzales et Monin s'entraînent aux danses folkloriques paraguayennes en compagnie des enfants de l'ambassadeur M. Pedro Domanczyk.

nous avions fait match nul (2-2). Après deux saisons, je suis revenu dans mon club du Paraguay et c'est après avoir remporté le titre national qu'on m'a parlé de l'Europe. Au bout du compte, j'aurais effectué une carrière bien remplie et riche en souvenirs de toutes sortes.

## L'ami Gonzalès

Cette carrière bien remplie, Carlos aimerait y mettre un point final en réalisant avec le Red Star une brillante saison. Il a conscience que son club éprouvera cependant quelques difficultés :

« Notre équipe est pratiquement inchangée par rapport à l'an dernier et à moins d'extraordinaire, nous aurons du mal à rivaliser avec les grands du Championnat. De plus le niveau du football français est en hausse régulière et il est probable de ne pas nous bercer d'illusions. A ce sujet, je voudrais

dire que je me réjouis de voir l'équipe de France obtenir de bien meilleurs résultats que dans le passé. Depuis que je participe à votre compétition nationale j'ai pu constater les progrès réels des joueurs français. Avant, la technique était reine et on négligeait un peu le côté volonté, condition physique et engagement. Or ces vertus sont indispensables à l'échelon international si l'on veut obtenir des satisfactions. »

Depuis le début du mois d'août, Monin n'est plus le seul Paraguayen du Red Star : il a été rejoint d'une manière un peu surprenante par un de ses jeunes compatriotes, Hugo Gonzalès. L'histoire de ce garçon brun au physique élégant et aux réelles qualités d'avant centre — il était titulaire du poste dans l'équipe nationale — est pour le moins curieuse. L'impressario qui avait jadis fait traverser l'Atlantique à Monin et Jarra l'avait proposé au Stade

de Reims. Les champenois, intéressés, voulaient assez raisonnablement — on en conviendra — lui faire faire un essai avant de l'engager. Seulement, dans le contrat qu'il avait signé avec ledit impresario, il était entendu que Gonzalès serait engagé sans aucun essai. Les deux parties n'ayant pu se mettre d'accord, Gonzalès avait décidé de regagner aussitôt son pays natal. C'est alors qu'à Orly, avant de monter dans l'avion, il chercha à joindre son compatriote Monin auquel il avait un paquet à remettre. Ce dernier plus heureux que les dirigeants rémois sut convaincre son ami de rester au Red Star et de démontrer sa valeur en participant à des matches de préparation.

« Je connaissais Gonzalès depuis longtemps explique Monin. Déjà l'an dernier, M. Zenatti avant mon départ en vacances pour le Paraguay m'avait demandé de lui signaler

et même de lui ramener un attaquant de pointe susceptible de encore marquer des buts. J'avais ainsi pris contact avec Gonzalès mais l'arrivée du Portugais Walter Ferreira avait fait échouer ce projet. Je ne me doutais pas qu'un an après, il se serait finalement à St-Ouen. Je pense que le Red Star n'aura pas à se plaindre de cet avant-centre, jeune actif, bon technicien. Il a marqué l'an dernier dans son club d'Ascuncion 16 buts en 18 matches et lorsqu'il sera complètement adapté, je pense sincèrement qu'il devrait s'imposer de manière indiscutable. »

C'est en tout cas tout le mal que nous souhaitons à Gonzalès et à son ami Monin.

Le sondage, on le sait, est à la mode. Pour tout, ou parfois presque rien, on interroge, on établit des pourcentages et on tire des conclusions. Si dans le petit monde du football français, on effectuait une de ces mini-enquêtes auprès des attaquants de division I pour savoir quels sont les défenseurs qu'ils redoutent le plus, il est fort probable que le nom de Carlos Monin apparaîtrait souvent. Mais si ces mêmes attaquants français acceptaient de répondre à la question « quel est selon vous le défenseur le plus dangereux ou le plus irrégulier ? » il est encore probable que Carlos Monin serait cité plus souvent qu'à son tour. Il est vrai que dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, le Paraguayen du Red Star est l'homme qui un jour de septembre 1969 à Saint-Ouen a brisé la jambe de Fleury Di Nallo et que partant, sa réputation de « méchant » et spécialiste du jeu dur est parfaitement justifiée.

« Je sais dit à ce sujet Monin que nombreux sont ceux qui pensent que j'ai volontairement agressé Di Nallo. Or, en toute sincérité, je continue de plaider non coupable. Sur l'action elle-même, la jambe du petit lyonnais était placée sous la balle et si j'ai effectivement frappé très fort pour dégager mon camp ce n'est pas sur la jambe de Di Nallo mais dans la balle. Cette grave blessure m'a profondément marqué et le fait

qu'on ait pu dire que je l'avais provoqué de mon plein gré encore davantage. Il faut bien mal me connaître pour croire que je suis capable d'une chose pareille. Non, je ne suis pas un tueur et je ne pense pas qu'à blesser mes adversaires lorsque je rentre sur un terrain. »

Alors, Carlos Monin est-il un ange ou un démon ? Ni l'un ni l'autre en vérité. Plus simplement un joueur athlétique qui utilise certes ses moyens physiques considérables mais qui n'en abuse pas constamment comme beaucoup le pensent communément. Avec sa taille (1,83 m) son poids (83 kg) sa carrure de leuveur de fonte et sa puissance, il a le goût qui impressionne. Cependant, et c'est l'oublié volontiers, sa pointe de vitesse nullement négligeable et sa technique consommée lui permettent également de rivaliser avec les meilleurs défenseurs français.

Loin de nous la volonté de faire de Monin un véritable « agneau » irréprochable en toutes circonstances et innocent victime d'une réputation imméritée. L'audonien est un joueur viril qui n'hésite pas à s'engager physiquement ce qui après tout n'est nullement interdit et au contraire assez recommandé en France où l'on a longtemps reproché à notre football d'être trop mièvre. Mais de grâce, que ses détracteurs inconditionnels ne reconaissent jamais ce qui est de réelles qualités et que le Red Star depuis de nombreuses saisons lui doit d'avoir évité bien des tournants supplémentaires. « Je suis peiné par cette image de marque qui est maintenant la mienne, avoue Carlos car je crois que je ne la mérite pas. »

## De Toulouse à St-Ouen

Agé aujourd'hui de 32 ans — il est né le 18 juin 1939 à Concepcion la deuxième ville du Paraguay après la capitale Asuncion — Carlos Monin entame en effet avec le Red Star sa dixième saison en France. C'est d'autant plus inattendu qu'il était venu dans notre pays pour deux saisons seulement.

« C'est exact, raconte-t-il

dans son français hésitant. Avec mon compatriote Angel Jarra nous nous étions vu proposer par un impresario un contrat de deux ans en France. J'avais à l'époque 22 ans et étais assez coté dans mon pays. Je n'avais plus grand chose à prouver ni à gagner et comme pas mal de mes compatriotes avant moi, j'ai accepté de tenter l'aventure en Europe. Venir jouer en France dont le football jouissait depuis la Coupe du Monde de 1958 d'une bonne réputation me tentait assez. Mais dans mon esprit, cet exil ne devait pas excéder deux ans. J'avais toute ma famille au Paraguay et comptais bien rentrer assez rapidement. Or, lorsque nous avons Jarra et moi signé notre contrat pour le F.C. Toulouse, nous ne pouvions

lorsque je rentrerais dans mon pays. »

Pendant cinq ans, de 1962 à 67, Monin demeura donc à Toulouse. A cette époque le football était encore populaire dans la Cité des Violettes et Carlos conserve un excellent souvenir de la première ville française qu'il ait connue. Au cours de ses premiers mois dans notre pays, Léon Deladerrière l'intégra progressivement à l'équipe en lui faisant disputer les matches à l'extérieur et l'année suivante il lui offrit une place de titulaire à part entière que Carlos saisit sans se faire prier. Ce que Sot Deladerrière ou par la suite Kader Firoud, ses entraîneurs, ou le public toulousain tous n'eurent qu'à se louer des services de ce jeune et solide défenseur.

« Nous avions, se souvient-il, une équipe sérieuse et homogène et nous aurions pu mieux faire encore. Pour ma part, je me plaisais beaucoup à Toulouse où la vie était quand même plus calme et plus tranquille qu'à Paris et je ne comprends pas très bien les raisons qui ont poussé nos dirigeants à renoncer. Qu'une ville aussi vivante et importante que Toulouse n'ait plus d'équipe professionnelle en Première Division est regrettable. »

Toujours est-il qu'en compagnie d'un certain nombre de ses partenaires dont Richard, Le Donche, Achache, Giuseppin et Pauré, Carlos se retrouvait parisien ou plus exactement audoulois en juillet 1967. Le Red Star et Toulouse avaient fusionné et pour lui une nouvelle vie commençait.

## Et l'avenir

« Dans ce Paris immense et tentaculaire où tous et toutes y compris les joueurs de football — sont plus ou moins anonymes, il eût d'abord quelques difficultés pour s'adapter. Il s'y fit pourtant petit à petit et il est maintenant parfaitement heureux dans son appartement de Saint-Ouen où il mène une vie sage et parfaitement réglée en compagnie de son épouse, une institutrice paraguayenne, et de son fils Michel, né il y a six ans à Toulouse, et qui manifeste déjà selon son père des dons prometteurs pour le football. »

Depuis quatre ans, il est l'imamovible arrière-centre d'un club qui ne connaît malheureusement pas que des jours heureux. Combien de situations compromises le grand Carlos a-t-il sauvées au cours de ces dernières saisons au Red Star ? Il est souvent débattu pour éviter le pire ?

## SA CARTE D'IDENTITÉ

Carlos Monin est né le 18 juin 1939 à Concepcion (Paraguay). Il débute dans le club de la ville, Serro Portejo, à l'âge de 15 ans et fait partie de l'équipe de la sélection nationale des moins de 15 ans.

International à moins de vingt ans il dispute avec le Paraguay en 1959, les éliminatoires de la Coupe du monde du Chili.

18 sélections en équipe nationale au poste d'arrière central.

Transféré en 1960 à Flamengo de Rio.

Revient dans son pays natal au début de 1962 et décroche avec son club de Concepcion le titre de champion du Paraguay.

Arrive à Toulouse en juillet 1962 où il restera jusqu'en 1967.

Depuis quatre ans, pivot de la défense du Red Star qui avait fusionné en 1967 avec Toulouse pour conserver sa place en division I.

A deux buts noirs sur les terrains : Fleury Di Nallo d'une part dont il reduite la virtuosité technique et les dribbles déconcertants et le Camerounais Joseph pour sa force et son engagement physique. Blessé dans un choc avec le Valenciennois lors du dernier match de la saison dernière il a une cicatrice au front.

pas savoir qu'il nous engageait avec ce club jusqu'à trente-cinq ans. Ni lui ni moi ne parlions français et nous n'avions bien sûr pas été prévenus de cette clause. Si nous avions été au courant, sans doute serions-nous rentrés au Paraguay. Mais en définitive, je ne regrette rien. Au contraire, j'ai passé des années merveilleuses en France et j'ai pu grâce au football, mettre quelque argent de côté qui me permettra de vivre dans d'agréables conditions